

La querelle des Anciens et des Modernes

EXTRAIT

Charles Perrault
(1628-1703) est
résolument dans le
camp des Modernes.
« La belle Antiquité fut
toujours vénérable./
Mais je ne crus jamais
qu'elle fût adorable./
Je vois les Anciens sans
plier les genoux :/ Ils
sont grands, il est vrai,
mais hommes comme
nous. » (Le Siècle de
Louis le Grand, 1687.)
Il fait ici dialoguer un
Ancien (Le président) et
un Moderne (L'abbé).

Texte 2.

LE PRÉSIDENT

Rien au monde n'est plus raisonnable que de s'en tenir aux choses jugées. Toute l'Antiquité a consacré des livres par son approbation : il ne nous reste qu'à nous rendre assez habiles pour voir les beautés admirables dont ils sont remplis et qui leur ont mérité les suffrages de tous les siècles.

L'ABBÉ

Et moi je suis persuadé que la liberté louable qu'on se donne aujourd'hui de raisonner sur tout ce qui est du ressort de la raison est une des choses dont il y a plus⁽¹⁾ de sujet de féliciter notre siècle. Autrefois il suffisait de citer Aristote pour fermer la bouche à quiconque aurait osé soutenir une proposition contraire aux sentiments de ce philosophe. Présentement on écoute ce philosophe comme un autre habile homme, et sa voix n'a de crédit qu'autant qu'il y a de raison dans ce qu'il avance. On croyait encore autrefois que pour bien savoir la physique, il n'était point nécessaire d'étudier la nature ni sa manière d'opérer, que les expériences étaient choses frivoles et qu'il suffisait de bien entendre Aristote et ses interprètes; que la médecine ne s'apprenait point à voir des malades, à faire des dissections, à examiner les causes et les effets des maladies, ni les vertus et les propriétés des remèdes, mais seulement à lire et à bien apprendre par cœur les plus beaux endroits d'Hippocrate et de Galien; que, pour être habile astronome, c'était assez de savoir bien son Ptolémée, sans qu'il fût besoin d'observer les astres, en un mot que ce n'était point les sciences qu'il fallait étudier en elles-mêmes, mais seulement les auteurs qui en avaient écrit. Je n'aurais pas de peine à vous citer plusieurs grands personnages du temps passé qui ont assuré formellement qu'il était inutile de consulter la nature, soit pour la physique, soit pour la médecine, qu'elle avait révélé tous ses secrets au savant Aristote et au divin Hippocrate, et que toute notre étude se devait renfermer à puiser dans les écrits de ces grands hommes les vérités que nous cherchons. Ils croyaient que le temps de trouver, d'imaginer et de penser quelque chose de nouveau, ou d'une manière qui fût nouvelle, était passé.

(1) le plus

Charles Perrault, *Parallèle des Anciens et des Modernes*, 1688.

EXTRAITS

Quelques réactions
anti-Perrault

Texte 3.

Il n'y a en effet que l'approbation de la postérité qui puisse établir le vrai mérite des ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un écrivain durant sa vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ses ouvrages soient excellents. De faux brillants, la nouveauté du style, un tour d'esprit qui était à la mode, peuvent les faire valoir; et il arrivera peut-être que dans le siècle suivant on ouvrira les yeux et que l'on méprisera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bel exemple dans Ronsard et dans ses imitateurs, comme du Bellay, du Bartas, Desportes, qui dans le siècle précédent ont été l'admiration de tout le monde, et qui aujourd'hui ne trouvent pas même des lecteurs...

Mais lorsque des écrivains ont été admirés durant un fort grand nombre de siècles et n'ont été méprisés que par quelques gens de goût bizarre, car il se trouve toujours des goûts dépravés, alors il y a non seulement de la témérité, mais il y a de la folie à vouloir douter de ces écrivains. Le gros des hommes à la longue ne se trompe point sur les ouvrages d'esprit. Il n'est plus question à l'heure qu'il est, de savoir si Homère, Platon, Cicéron, Virgile sont des hommes merveilleux; c'est une chose sans contestation puisque vingt siècles en sont convenus; il s'agit de savoir en quoi consiste ce merveilleux qui les a fait admirer de tant de siècles et il faut trouver le moyen de le voir, ou renoncer aux belles-lettres, auxquelles vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie, puisque vous ne sentez point ce qu'ont senti tous les hommes...

Boileau, *Réflexion sur Longin*, 1694.

Texte 4. Jean de La Fontaine, *Épître à Huet*, 1687.

Dans cette épître, La Fontaine s'adresse à l'évêque de Soissons, homme érudit qui a une parfaite connaissance de l'antiquité, ami de Boileau, partisan des anciens, et de Charles Perrault, partisan des modernes. Il explique très clairement sa position dans la querelle des anciens et des modernes.

"Je vous fais un présent capable de me nuire.
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire
Car enfin qui le suit, qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens tant estimés chez lui ?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre.
Mais si notre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait pas la foule ; et je vois des auteurs
Qui, plus savants que moi, sont moins admirateurs.
Si nous les en croyons, on ne peut sans faiblesse
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce :
" Craindre ces écrivains ! On écrit tant chez nous !
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous ;
Notre prince avec art nous conduit aux alarmes,
Et sans art nous louerions le succès de ses armes !
Dieu désapprendrait-il à former des talents ?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents ? "
Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles :
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles ;
Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue* ;
J'en use d'autre sorte ; et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage ;
Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois,
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur [ces] routes méprisées
Art et guides, tout est dans les Champs Elysées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers ; on veut d'autres discours
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue et je sais qu'il n'est pas sans mérite
Mais près de ces grand noms notre gloire est petite
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté
Je ne nomme personne on peut tous nous connaître.
Je pris certain auteur autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gêner. A la fin, grâce aux Cieux,
Horace par bonheur me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur ; et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.

Malgré son fatras obscur,
Souvent Brébeuf¹ étincelle :
Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.
Mais, ô ma lyre fidèle,
Si du parfait ennuyeux
Tu veux trouver le modèle,
Ne cherche point dans les cieux
D'astre au soleil preferable ;
Ni dans la foule innombrable
De tant d'écrivains divers
Chez Coignard rongés des vers,
Un poète comparable
À l'auteur inimitable
De Peau-d'Ane mis en vers.

Texte 7. Horace, *Art poétique, ou Épître aux pisons*, env. 13 avant Jésus-Christ. Traduction de François Richard (1931).

*Par son contenu, la lettre à Auguste (Épîtres, II, 1) prépare directement l'œuvre majeure de la vieillesse d'Horace, l'Épître aux Pisons ou Art poétique. La date en est incertaine, mais on la situerait volontiers vers 13 av. J.-C. ou même après. On ne sait pas davantage qui sont ces Pisons, un père et ses deux fils, auxquels s'adresse le poète; parmi les homonymes, on préférera peut-être celui qui fut consul en 23 et ses fils, consuls en 7 et en 1 av. J.-C. [Extrait de H. Zehnacker et J.-Cl. Fredouille, *Littérature latine*, Paris, PUF, 1993, p. 164-165]*

Les poètes veulent instruire ou plaire ; parfois plaire et instruire en même temps. Pour instruire, sois concis ; l'esprit reçoit avec docilité et retient fidèlement un court précepte ; s'il est trop long, il laisse échapper tout ce qu'il a reçu de trop. La fiction, imaginée pour amuser, doit, le plus possible, se rapprocher de la vérité ; elle n'a pourtant pas le

droit de nous entraîner partout où il lui plaît, par exemple devant une Lamie qui retirerait de ses entrailles un enfant vivant qu'elle vient de dévorer. Les vieillards ne veulent pas d'un poème sans enseignement moral ; les Ramnès dédaigneux ne vont pas voir un drame trop austère ; mais il obtient tous les suffrages celui qui unit l'utile à l'agréable, et plaît et instruit en même temps ; son livre enrichit Sosie le libraire, va même au-delà des mers, et donne au poète une notoriété durable.

POLÉMIQUE, subst. fém. et adj. [Trésor de la Langue Française]

Du grec *polémos*, « guerre ».

I. — *Subst. fém.* Discussion, débat, controverse qui traduit de façon violente ou passionnée, et le plus souvent par écrit, des opinions contraires sur toutes espèces de sujets (politique, scientifique, littéraire, religieux, etc.); genre dont relèvent ces discussions.

II. — *Adj.* Qui est relatif, qui appartient à la polémique; qui se réclame du caractère de la polémique.

1 *Il débute dans la littérature par une parodie burlesque du VII^e livre de l'Énéide. Peu de temps après, il traduit la Pharsale de Lucain, version accueillie avec enthousiasme avant de tomber dans l'oubli. Sans s'appropriier les qualités du poète latin, le versificateur français en exagère encore les défauts, l'enflure, les hyperboles, les antithèses, la recherche du grandiose, les descriptions pompeuses. Mais cette traduction en vers assez ampoulés lui attire les sarcasmes de Boileau qui rompt la vogue de Brébeuf en faisant de lui, dans son Art poétique, le type de l'enflure et de l'exagération.*

A Monseigneur le Dauphin

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des Anciens a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques Essais. C'est un Entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux Princes ; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire toute autre chose.

C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la Naissance ; c'est l'Exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands Desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une Province où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugué une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les Cours des autres Princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des Éléments et quand au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste ; avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son Rival dans l'amour de cette divine Maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR : vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre Monarque ; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'Univers que de voir ainsi croître une jeune Plante qui couvrira un jour de son ombre tant de Peuples et de Nations. Je devrais m'étendre sur ce sujet ; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux Fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, MONSEIGNEUR, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE

Texte 6 : Jean de La Fontaine, « Epître à Monseigneur le Dauphin », *Fables*, 1668.